CHOCOLAT

Gaumont
depuis que le cinéma existe

Présente une production Mandarin Cinéma

CHOCOLAT

Un film de Roschdy ZEM

Scénario de Cyril GELY

Adaptation de
Roschdy ZEM et Olivier GORCE

Produit par Éric et Nicolas ALTMAYER

Avec Omar SY, James THIERRÉE
Clotilde HESME, Olivier GOURMET, Frédéric PIERROT, Noémie LVOVSKY

SORTIE LE 3 FÉVRIER 2016

Durée :1h50

RELATIONS PRESSE / GAUMONT
Carole Dourlent / Quentin Becker
30 av Charles de Gaulle 92200 Neuilly/Seine
Tél. : 01.46.43.23.14 / 23.06
cdourlent@gaumont.fr / qbecker@gaumont.fr

RELATIONS PRESSE / JOUR J COMMUNICATION
Michèle Sebbag avec Lou Blum Dit Barret
Tél. : 01.53.93.23.72
michelesebbag@jourjcommunication.fr

Matériels téléchargeables sur notre site presse www.gaumontpresse.fr

SYNOPSIS

Du cirque au théâtre, de l'anonymat à la gloire, l'incroyable destin du clown Chocolat (Omar Sy), premier artiste noir de la scène française. Le duo inédit qu'il forme avec Footit (James Thierrée), va rencontrer un immense succès populaire dans le Paris de la Belle époque avant que la célébrité, l'argent facile, le jeu et les discriminations n'usent leur amitié et la carrière de Chocolat. Le film retrace l'histoire de cet artiste hors du commun.

ENTRETIEN AVEC ROSCHDY ZEM

Connaissiez-vous l'histoire de Footit et Chocolat ?
Non, je l'ai découverte en lisant le scénario. Lorsque Nicolas et Eric Altmayer m'ont proposé le projet, ils avaient déjà une version avancée du script avec des personnages et un sujet fort. Il est assez rare de trouver une idée originale en France comme ailleurs. C'est à Eric et Nicolas qu'en revient le mérite.

De là votre enthousiasme qu'Omar définit comme contagieux ?
Il est en réalité dû à la combinaison de plusieurs facteurs : d'un côté la perspective de filmer le Paris du début du siècle dernier avec son faste. D'un autre, celui de raconter l'histoire d'une amitié forte entre deux hommes. Et puis il y a le personnage de Chocolat : un épicurien qui embrasse la vie. Sans oublier son passé d'esclave, il saisit les opportunités qui lui sont offertes et devient une grande vedette. Avec ce personnage positif il devenait possible, sans occulter le contexte colonialiste, de traiter l'histoire en évitant le pathos. Ce qui pour moi était primordial.

Comment avez-vous travaillé à l'adaptation du scénario de Cyril Gély ?
Pour me l'approprier, j'ai dû en quelque sorte l'adapter avec un autre scénariste. En l'occurrence Olivier Gorce, le scénariste avec qui j'ai coécris OMAR M'A TUER. On s'est tous deux focalisé sur la relation qu'avait Footit et Chocolat sur la piste, mais surtout en dehors.

C'est votre premier film d'époque. Comment avez-vous préparé le tournage ?
Les chefs de poste - 1er assistant, chef opérateur, chef décorateur, costumière - étant disponibles six mois avant les premières prises de vue, on

a pu démarrer la préparation très tôt. Il y a eu un important travail de documentation. Mais dans un film d'époque, la vraie difficulté réside dans la logistique. On a choisi de tourner à Paris plutôt qu'en studio à Prague ou ailleurs. Or lorsqu'on tourne en extérieur une histoire qui se déroule un siècle plus tôt, on a beau mettre en place la décoration adéquate, il y a toujours une grue qui dépasse au loin. Pour ces scènes-là, nous avons défini les axes dès le découpage et réalisé un story board en raison des effets spéciaux.

Comment avez-vous élaboré l'esthétique du film ? Aviez-vous un film de référence ?

En réalité plusieurs. Pascaline Chavanne la costumière, Jérémie Duchier le chef déco, Thomas Letellier le chef opérateur et moi avons visionné beaucoup de films. Certaines séquences de LA MÔME (d'Olivier Dahan) m'ont inspirées pour la mise en scène. BARRY LYNDON (de Stanley Kubrick) fut une référence pour le traitement de l'image. L'esthétique est cruciale dans ce genre de film. Pour le choix des couleurs, comme des tissus, on s'est appuyé sur des documents, des tableaux, avant de vérifier le rendu à l'image. Car avec le numérique, certaines teintes pourtant magnifiques à l'oeil nu ne rendent rien. Une fois choisies, il fallait les harmoniser. Même le maquillage des clowns devait être en adéquation. Raison pour laquelle j'ai souhaité qu'aucun chef de poste ne travaille dans son coin. On a donc conçu la lumière en fonction des costumes, les costumes en fonction des décors, les tenues des hommes en tenant compte de celles des femmes ; et celles des personnages principaux en fonction de celles des figurants. Car l'oeil n'aime pas être parasité et une touche de couleur criarde en arrière-plan peut gâcher une scène d'émotion.

Omar était déjà dans l'aventure quand on vous a soumis le projet. A quel moment avez-vous songé à James Thierrée pour le rôle de Footit ?

On pourrait penser que la meilleure idée était d'associer Omar à une autre personnalité connue du grand public. Mais pour ce rôle, il fallait quelqu'un du sérail. Or James est non seulement acteur, mais il créé ses propres spectacles. A l'évocation de son nom, l'enthousiasme fut unanime. Associer Omar Sy et James Thierrée… ça claque ! Et c'est inédit. Avec leurs qualités intrinsèques, je savais que la rencontre produirait quelque chose d'explosif. Je n'ai pas été déçu…

James Thierrée raconte que vous avez su dissiper ses inquiétudes quant au traitement des scènes de cirque. Comment les avez-vous abordées ?

Sur ses spectacles, James maitrise tous les postes : mise en scène, décors, conception des numéros, interprétation. Il me semblait évident de lui confier l'élaboration des numéros. Qui

mieux que lui pouvait les chorégraphier ? Je lui ai donné carte blanche, tout en lui demandant d'injecter des touches de modernité. Une fois sur le tournage, j'ai encouragé Omar et lui à se sentir libre dans leurs déplacements : « Si vous vous amusez, on s'amusera ». Ma responsabilité étant ensuite d'en tirer le meilleur. Au montage, je me suis retrouvé avec un problème de riche. Car les numéros sont drôles, inventifs. Mais sur les dix minutes que durent chaque prestation je ne pouvais en conserver que deux ou trois. Le cinéma, ce n'est pas de la captation. J'avais envie de tout garder et c'est impossible.

Quel regard portiez-vous sur Omar et James lorsqu'ils jouaient ensemble ?

J'ai tout de suite saisi qu'on avait une vraie relation. James étant plus expérimenté des deux dans l'univers du cirque, il était exigeant pendant les répétitions - avant tout avec lui-même. James était parfois autoritaire. Lors des essais filmés, à voir le sourire des techniciens sur le plateau, j'ai su

qu'on tenait quelque chose. Omar qui était auparavant dans l'exercice s'était lâché. Son attitude et sa voix s'étaient modifiées. C'était le fruit du travail effectué en amont. Quant à James, j'ai perçu sa folie, sa façon d'être en perpétuelle recherche. Ma seule crainte était que la magie s'estompe. Et ça n'a jamais été le cas.

Comment s'est déroulé le reste du casting ?

Tous les acteurs approchés ont dit oui. Sur mes films précédents j'ai parfois essuyé des refus, et il y a des comédiens que je n'ai pas osé solliciter pour 5 ou 6 jours de tournage. Pour ce film, des acteurs habitués aux premiers rôles ont non seulement accepté, mais ont répondu très vite. Bruno et Denis Podalydès qui interprètent les frères Lumière m'ont donné un oui immédiat alors qu'ils n'avaient qu'une journée de tournage. Même enthousiasme chez Olivier Gourmet, Noémie Lvovski, Clotilde Hesme, Frédéric Pierrot. Hormis l'engouement suscité par le scénario, j'ai senti chez eux le plaisir de travailler avec

Omar. En règle générale, je crois davantage aux rencontres qu'aux essais.

James et Omar évoquent l'implication et la force des seconds rôles…

On dit souvent que le metteur en scène est le baromètre d'un film, mais les acteurs aussi. L'énergie de James et Omar a produit une vraie lumière sur le plateau. Chaque jour durant douze semaines, leur vitalité hors du commun a tiré l'équipe vers le haut, et m'a beaucoup aidé. De fait, les seconds rôles se sentaient valorisés, car l'échange était stimulant.

Le comédien que vous êtes influence-t-il votre façon de diriger ?

Bien sûr ! Je procède comme j'aimerais qu'on le fasse avec moi : avec patience et douceur. Je ne crois pas aux vertus d'un rapport conflictuel. D'ailleurs, je n'emploierais pas le terme diriger. Les comédiens savent jouer. Il s'agit plutôt de les inciter à varier les émotions pour avoir du choix au montage. Par ailleurs, ce qui m'importe, c'est d'atteindre une justesse de ton. Car la vérité a une note. Mon but est d'accompagner l'acteur jusqu'à ce que je l'entende, en l'aidant au besoin à trouver les clés. Parfois c'est immédiat. Quelquefois non. C'est un travail qui se fait à deux.

Comment avez-vous géré l'appréhension d'Omar pour les scènes d'Othello ?

Omar était dans la sacralisation. Bien sûr, on a tous à l'esprit la prestation d'Orson Welles. Mais je lui ai dit : « Fais fi de tout ça ! Jouer Othello c'est jouer avec ses tripes et ça, tu sais le faire ».

Quelles ont été les séquences les plus compliquées à tourner ?

Ce ne sont pas les scènes de violence. Celle où Omar est torturé en prison est forte parce que la situation est parlante. Mais je souhaitais obtenir cette même puissance sur des scènes a priori banales. Comme celle où les passants se retournent sur son passage.

Car la pire des violences, c'est celle que Chocolat subit au quotidien. Ensuite il y a les séquences dont le décor n'existe pas, comme lorsque Chocolat visite l'exposition universelle. Tourner alors que le décor n'est créé qu'en post production était nouveau pour moi. Et déstabilisant. Sinon, pour les numéros de cirque, James a besoin d'une grande liberté de déplacement sur la piste et a entrainé Omar dans ce processus. On a dû s'adapter d'autant qu'ils ne jouaient jamais un numéro deux fois de la même façon. Ce qui les rend étonnant d'ailleurs.

Qu'avez-vous appris avec ce film ?

A oser ! Tout en tenant compte des contraintes financières, du temps dont je dispose, j'essaye de ne pas avoir de regrets. Sur mon premier film, je n'ai pas osé. J'ai commencé avec le deuxième, poursuivi avec le troisième. Sur ce tournage, c'était devenu un leitmotiv. Chaque matin je m'interrogeais : « Que peux-tu apporter à la séquence du jour ? Quelle sera la valeur ajoutée ? Comment surpasser le scénario ? » Mais j'ai aussi beaucoup appris en tant que comédien, sur la façon d'aborder un rôle. A l'image de Frédéric Pierrot. Comme les autres seconds rôles, alors que le film ne reposait pas sur lui, il était toujours impliqué. Sans parler de James et Omar. Il y avait chez eux une concentration et une insatisfaction permanente. Une fois le moteur coupé, ils étaient encore dans leur personnage avec cette volonté constante de se dépasser.

Quel souvenir garderez-vous de ce tournage ?

Celui d'une longue et belle aventure. A ce jour ma plus belle expérience professionnelle. Je ne remercierai jamais assez Nicolas et Eric Altmayer. J'ai plongé dans une période passionnante, fait des rencontres extraordinaires, découvert le monde du cirque, ce qu'il demande comme travail et sacrifices. Jamais plus je ne verrai un spectacle de la même façon. Je me souviendrai également de la fin du tournage. Sur un film, on est dans une bulle. En raison des trois mois passés

une bulle. En raison des trois mois passés sur le plateau et de l'ambiance qui y régnait, la bulle avait cette fois pris plus de place. Les lendemains ont été difficiles. C'est la fin de l'euphorie, on se retrouve seul sur la table de montage. J'étais triste que le tournage se termine, et dans le même temps, heureux d'être arrivé au bout. Parce que les projets qu'on mène à bien représentent à peine 10 % de ceux qu'on lance.

Finalement avec ce film, que désirez-vous raconter au public ?

L'histoire d'un couple, qui se rencontre, crée ensemble, et que la vie sépare. Mais aussi l'émancipation d'un homme – Chocolat - qui découvre la vie, devient un adulte réfléchi, moins candide, et par conséquent moins docile. A travers cette histoire, c'est aussi un peu la France qu'on raconte. Sans culpabilité ni accusations. Chocolat a marqué son époque, a été oublié. Il n'est pas le seul. En parler permet de mieux connaître son passé. Et j'ai toujours pensé que c'était essentiel pour mieux vivre le présent.

Qu'est-ce qui vous a ému dans ce destin ?

L'analogie entre le parcours de Chocolat, et celui d'Omar et moi. On riait en se disant : « En fait… on des imposteurs ! » Omar est un acteur formidable, généreux. Il mérite ce qui lui arrive. Mais notre génération a grandi sans voir un enfant issu de l'immigration partager l'affiche avec une vedette. Alors se retrouver sur un plateau de tournage avec des acteurs qu'on a toujours admiré… Pendant près de 20 ans, je me suis demandé quand quelqu'un découvrirait le pot au roses et me lancerait : « Et oh ! Qu'est ce que tu fais là ? Ce n'est pas ta place ici. » D'ailleurs j'aurais accepté : « Désolé, on m'avait dit que je pouvais, mais je m'en vais. » Aujourd'hui, ce sentiment d'imposture s'est estompé. Mais découvrir qu'un siècle plus tôt un artiste de couleur a connu un tel succès… Ça m'émeut. Et dans le même temps ça m'attriste. Car il n'en reste rien ! Peut-être ce film changera-t-il les choses. Mais cela donne à réfléchir sur son propre parcours. Que restera-t-il de ce qu'on fait ?

ENTRETIEN AVEC OMAR SY

Connaissiez-vous l'existence de Chocolat avant d'arriver sur le projet ?
Non ! Je l'ai découverte en 2011. Je tournais DE L'AUTRE COTÉ DU PÉRIPH' (de David Charhon) pour Mandarin Cinéma quand un soir, Nicolas Altmayer l'un des producteurs est entré dans ma loge. Il m'a parlé de son envie de produire un film sur la vie de Chocolat. Il n'avait pas encore de scénario, juste quelques notes. Mais elles ont éveillé ma curiosité. C'est ainsi que j'ai appris que Chocolat fut le premier artiste noir en France à connaître le succès, qu'il formait un duo célèbre avec George Footit au début du siècle dernier ; que leur numéro de duettistes a inspiré le concept du Clown blanc et de l'Auguste. Je connaissais l'expression être chocolat, sans savoir qu'elle est née de son personnage de clown. Après avoir lu le livre de Gérard Noiriel (*Chocolat clown nègre*), ma motivation est montée d'un cran. Six mois plus tard, je lisais une première version du scénario de Cyril Gély.

Qu'est-ce qui vous attirait dans ce projet ?
L'histoire de Chocolat m'a touchée. Naître esclave, s'échapper et devenir un artiste, c'est un parcours incroyable. J'imagine la dose de courage et de travail qu'il lui a fallu pour en arriver là. Je trouvais également intéressante l'histoire de son succès et sa chute. Chocolat faisait rire autour des stéréotypes sur les noirs. Quand la société a évolué, a commencé à les considérer un peu mieux, elle n'a plus eu envie d'en rire. Ce fut une bonne chose pour les victimes de racisme, et une mauvaise pour lui, puisqu'il est tombé dans l'oubli. Chocolat était un artiste.

J'ai eu envie que son histoire, son travail et son talent soient reconnus. Pour finir, les films d'époque avec des rôles pour acteurs noirs sont plutôt rares.

Pourquoi est-ce intéressant de jouer dans un film d'époque ?

J'ai testé le futur avec X-MEN DAYS OF FUTURE PAST (de Bryan Singer), mais plonger dans le passé, dans une époque qui a existée, c'est comme voyager dans le temps. C'était agréable, et ça ne va pas m'arriver souvent. Mais qui dit film d'époque dit aussi beaucoup de costumes. Quand j'ai su qu'il faudrait consacrer au moins une journée aux essayages, j'ai flippé, puis j'ai réalisé que ça me rapprochait du personnage. Chaque essayage était comme un nouveau rendez-vous avec Chocolat, avant même d'arriver sur le tournage. Dès que je passais un costume, ma posture se modifiait. Pascaline Chavanne et son équipe ont réalisé un travail minutieux, sublime. Les premières semaines, on tournait la période faste de Chocolat durant laquelle

il est toujours bien habillé. En portant un costume contemporain pour une soirée, j'ai réalisé qu'il me manquait quelque chose : le gilet, et tous ces détails qui font le charme des costumes d'époque. Du coup, alors que ce costume est pourtant bien taillé, j'avais presque l'impression de porter un survêt'.

Derrière le personnage du clown Chocolat, il y a l'homme : Rafaël Padilla. Comment le voyez-vous ?

Comme un grand enfant qui a besoin de légèreté. Naître fils d'esclave, et l'avoir été doit être lourd à porter. Sans être esclave, on n'a pas toujours le sentiment d'être libre. Alors quand c'est factuel comme ce fut le cas pour Chocolat, je me demande comment on peut grandir, s'épanouir.Il y est pourtant parvenu. C'est le signe d'une grande force. Il a trouvé la liberté dans le jeu, le rire, le plaisir. A côté de ça, il devait se faire une place. Une fois au sommet, il a dû se demander si c'était la bonne. Les moments de gloire ont dû être les plus pénibles à vivre pour lui. J'imagine une vie en forme de montagnes

russes : des moments extraordinaires, suivis d'épisodes de solitude. Selon moi, s'il a fini par se retrouver à la rue, c'est peut-être aussi parce qu'inconsciemment, il l'a un peu voulu.

En quoi vous ressemble t-il ?

Je ne cherche jamais les points de ressemblance avec mes personnages car j'ai du mal à me définir parce que j'évolue tout le temps. Je trouve compliqué de savoir qui on est vraiment. En revanche, je commence par essayer de les comprendre. Sous certains aspects, je me sens proche de Chocolat, même si l'on ne vit plus à la même époque. Comparé à lui, je n'ai pas rencontré de réelles difficultés, mais je peux comprendre un artiste qui doit tant prouver. Je devine aussi la culpabilité engendrée par son succès. Je vis un peu ça, à une autre échelle. Quand je compare ma situation à celle de mes semblables, je m'interroge : « Est-ce que je le mérite vraiment ? Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce aussi difficile pour les autres ? »

Sauf que pour Chocolat, le contraste entre sa vie et le quotidien de ses semblables était énorme.

Chocolat devait prouver qu'il n'était pas qu'un comique mais aussi un acteur. L'avez-vous vécu ?

Non ! Etre acteur dans une comédie ou un drame, ça reste le même métier. Cependant, j'ai toujours été attiré par un rôle dramatique. Mais je n'y suis pas allé brutalement, plutôt petit à petit. J'aime tester mes limites, tenter de les dépasser. Pour autant, ça n'a rien à voir avec le besoin de prouver aux autres que je suis un acteur. C'est plutôt un défi envers moi-même. J'ai envie de découvrir jusqu'où peut me mener le travail d'acteur.

Justement, vous tenez pour la première fois un rôle qui évolue de jeune adulte jusqu'à un âge avancé, dans un film qui explore beaucoup de registres. C'était un défi ?

Oui. Pour un acteur, ce personnage est un véritable cadeau, parce que la vie de Chocolat est pleine de reliefs. C'est l'occasion

de jouer des scènes de comédie, de drame, de cirque, d'amour, de bagarres, d'euphorie avec le succès, puis de déclin avec l'alcool, la drogue. Tenir la chronologie alors qu'on tourne dans le désordre m'a obligé à travailler de façon technique. Je n'ai jamais eu à le faire jusqu'à présent. Et puis il y les scènes de théâtre classique. Un autre défi. C'est une des séquences que j'appréhendais le plus. Je n'ai jamais joué au théâtre, jamais pris de cours. J'avais tellement peur d'être ridicule. Je me disais : « Si je foire, c'est dommage pour moi, mais surtout j'embarque Chocolat qui n'a rien demandé. » Car à ce moment du film, Chocolat doit prouver qu'il peut interpréter le rôle d'Othello. Pour le défendre, il fallait que je le joue au mieux. J'avais une pression de fou. Pour m'aider, j'ai dû désacraliser le théâtre, Shakespeare. Tout ! Je me suis lancé en jouant cette scène comme les autres, mais aujourd'hui, la pression n'est pas retombée. Je n'ai pas d'expérience dans ce domaine. Pas de repères. Difficile d'évaluer mon travail.

Combien de temps vous a-t-il fallu pour préparer le rôle ?

Hormis les discussions avec Roschdy (Zem) et Gérard Noiriel, j'ai dû me documenter, intégrer le contexte social et politique de l'époque. En revanche le cirque, c'était l'inconnu. Heureusement pour nous, James Thierrée qui interprète le rôle de Footit, connaît bien cet univers. On a répété durant 4 semaines. J'ai fait de la scène avec Fred Testot. On est en quelque sorte des descendants de clowns. Mais James m'a appris les particularités de la mécanique du clown, le rythme, les mouvements du corps. J'ai dû apprendre à utiliser le mien différemment. James me montrait comment bouge un clown. Mais c'était le sien. Or je devais trouver mon clown. On a beaucoup pratiqué, cherché. C'était épuisant, mais j'aime la préparation. Elle comble mon manque de technique et me permet de jouer en étant libre. Même si une fois sur le plateau, il me faut plusieurs jours pour affiner mon personnage.

C'est au fil des discussions, scène après scène, que j'atteins un équilibre entre ma vision et celle du réalisateur.

James Thierrée vient du spectacle. Un monde différent du vôtre. Comment vous êtes-vous accordés ?

Ça n'a pas été facile. Chacun est arrivé avec sa personnalité, son univers. On devait faire connaissance et trouver la complicité entre nos personnages. Travailler en binôme, je sais faire. Je viens du duo. James non. On s'est pris le bec, disputé. Et puis on est deux bonhommes... Alors la relation a tourné au combat de coqs. Ce fut intense, mais utile. Se côtoyer en forme, fatigués, de bonne ou de mauvaise humeur nous a permis de créer une complicité qui n'est pas due qu'au travail. On est arrivé sur le tournage avec un vécu, en formant un vrai duo. Et James est une rencontre extraordinaire. Il a parfois une grande confiance en lui, mais peut basculer dans le doute absolu. Ça le rend touchant. Et puis il a une telle passion pour son métier.

Entre deux scènes, j'aime me poser, réfléchir tranquillement. Lui ne sait pas le faire. C'est un hyper actif, toujours en train de chercher une nouvelle idée. Il est un peu fou. Ça me fait marrer. Mais si à l'arrivée nos numéros sont poétiques, c'est grâce à son inspiration, son travail. J'ai beaucoup appris en travaillant avec lui.

Que vous a-t-il apporté ?

Il m'a fait grandir. Plus le partenaire est bon, plus il vous rend meilleur. C'est comme une partie de tennis. Il envoie une bonne balle. Il faut se mettre à son niveau pour bien la renvoyer. James aime pousser les murs. Moi aussi. Mais pas à ce point. Avec son envie d'explorer, il m'a emmené là où je ne serais sans doute jamais allé sans lui dans cet univers. Je lui dois ça. Il aime répéter. Moi, pas trop. Je l'ai toujours fait en levant le pied pour conserver une certaine fraîcheur au moment de tourner. Mais en le suivant, j'ai découvert qu'on peut multiplier les répétitions sans que le jeu ne devienne mécanique.

Comment voyez-vous la relation entre Footit et Chocolat ?

Comme celle que j'avais avec Fred. Ils sont dans leur bulle. Un duo, c'est un peu une histoire d'amour. Même si elle se passe sur un plan artistique, elle commence par un coup de foudre. On rencontre quelqu'un qui nous correspond, avec qui on peut échanger, évoluer. J'ai connu ça avec Fred, on s'est éclaté. Et je l'ai vécu avec James de manière plus condensée. Pour imaginer les rapports de Footit et Chocolat, j'ai puisé dans mon histoire personnelle. Je sais que la relation peut être géniale sur scène, et plus compliquée dans la vie. Car ce sont deux mondes à part. Footit et Chocolat occupaient une position différente au sein de la société. Ils ont grandi ensemble, mais pour pouvoir développer une amitié, il faut être sur un pied d'égalité. Footit considérait Chocolat comme son égal. Malheureusement, une fois sorti de la piste, ce n'était plus le cas.

C'est la première fois que vous tournez sous la direction de Roschdy Zem…

Quand les producteurs ont évoqué son nom, j'ai d'abord été surpris. Même si j'apprécie beaucoup son travail, je n'avais pas pensé à lui. Mais dès que Roschdy m'a parlé du film, j'ai saisi pourquoi c'était une excellente idée, pourquoi il était si enthousiaste. Lui et moi avons un socle commun. On est fils d'immigrés, banlieusards. Mais pour Roschdy qui a démarré au milieu des années 80, se faire une place était plus compliqué que pour moi. Quand j'ai débuté, lui et d'autres avaient défriché le terrain. J'ai compris qu'avec son vécu, il apporterait un regard intéressant sur le film.

Comment s'est déroulé le travail avec lui ?

Roschdy a une qualité qui facilite les rapports : la franchise. Dans ce métier, il faut souvent lire entre lignes. Il n'y a qu'avec Eric Toledano et Olivier Nakache que j'ai une communication aussi simple et rapide. Qu'il soit acteur facilite aussi les échanges.

Roschdy sait comment formuler ses demandes parce qu'il connaît l'état dans lequel on se trouve. J'ai beaucoup d'estime pour son travail. Je n'avais donc pas envie de le décevoir. Encore un élément qui oblige à élever son niveau de jeu.

C'est aussi la première fois que vous tournez avec des acteurs qui viennent du théâtre et du cinéma d'auteur…

L'autre force de Roschdy, c'est d'avoir choisi chaque acteur en fonction du personnage, et pas du tout pour l'affiche. Pour le casting, il mérite 20 sur 20 : Clotilde Hesmes, Olivier Gourmet, Alex Descas, Olivier Rabourdin, Frédéric Pierrot, Noémie Lvovsky… Tous sont des partenaires bétons. Pour moi qui me considère comme un débutant, c'était gratifiant. Ils ont épousé leur personnage et sont arrivés avec autant d'énergie et de propositions que nous. Pour ma part, si je n'ai qu'un petit rôle, je ne m'investis pas à fond comme ils l'ont fait. Peut-être travaillent-ils toujours de cette façon. Mais j'aime à croire que c'est pour le film. Quand on voit la beauté des décors, des costumes, on comprend que personne n'a pris son travail à la légère. L'ambition de réaliser un beau film autour de l'histoire de ces deux clowns, et du parcours de Chocolat était partagée par tous.

Parlez-nous de Marie. Quel rôle joue-t-elle dans la vie de Chocolat ?

Un rôle important. La vraie Marie avait divorcé pour Chocolat. Quand on imagine ce que représentait un divorce à l'époque, surtout pour s'installer avec un Noir, on devine son courage. L'amour qu'elle lui portait me touche. Quand Chocolat se retrouve à vivre dans une caravane, Marie est toujours là. Clotilde Hesme a réussi à incarner cet amour sans limites. Il y a une telle intensité dans son regard qu'il devient facile de jouer un homme amoureux d'elle. On pourrait penser que Chocolat a raté sa vie. Je pense au contraire qu'il l'a réussi. Il voulait être un homme comme les autres. Dans les yeux de Marie… c'est ce qu'il était.

En quoi ce film représente-t-il un tournant dans votre carrière ?

C'est une expérience unique. Une rencontre avec mon personnage et mon métier. Et puis il y a ces belles rencontres : James, Roschdy, Clotilde… J'ai eu la chance de voir d'excellents acteurs travailler avec des méthodes différentes. J'aime observer les comédiens, piocher chez chacun. Je suis un peu voleur. D'ordinaire, je ne suis pas envieux des acteurs techniques. Je suis même plutôt heureux de jouer à l'instinct. Mais en observant le jeu de Clotilde, j'ai constaté que sa technique ne l'empêchait pas d'être libre. Ça m'a donné envie d'en acquérir une.

Parmi les similitudes entre vos parcours respectifs, vous êtes, comme Chocolat, marié à une femme blanche, et tous deux impliqués auprès des enfants malades. N'est-ce pas un peu troublant ?

Depuis dix ans, ma femme s'occupe en effet d'une association pour enfants malades, et je visite les hôpitaux pour les divertir. Alors oui… Quand j'ai découvert que c'était aussi le cas de Marie et Chocolat, j'ai eu un frisson dans le dos. C'est aussi une des raisons pour lesquelles cette histoire me touche particulièrement. Je ne suis pas né esclave. Je suis libre, considéré comme un homme à l'égal d'un autre. Ce qui constitue une énorme différence avec le parcours de Chocolat. Mais je peux imaginer ce qui se passait dans sa tête. D'ailleurs, en essayant de le comprendre, j'ai compris des choses chez moi.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne du destin de Chocolat ?

Je serais heureux qu'il ait la curiosité de le découvrir. Car être un artiste, c'est laisser une trace. Or celle de Chocolat a été effacée. J'aimerais qu'elle réapparaisse, qu'il n'ait pas fait tout ce chemin pour rien. Et puis Chocolat aurait apprécié qu'on le considère comme un artiste à l'égal de Footit pour lequel on trouve beaucoup d'archives. J'espère que ce sera le cas, et que de là où il est, le film lui plaira ; qu'il sentira en tout cas le cœur qu'on y a mis. Pour finir, j'ai un souhait plus personnel. Quand le succès d'INTOUCHABLES a éclaté et qu'on m'a décerné un César, j'ai souvent entendu dire que j'étais le premier artiste noir en France à atteindre une telle notoriété. Pour remettre les choses à leur place, j'aimerais qu'on se souvienne dorénavant qu'avant moi… il y a eu Chocolat.

ENTRETIEN AVEC JAMES THIERRÉE

Aviez-vous déjà entendu parler de Footit et Chocolat ?

Non ! Pourtant j'ai grandi dans cet univers. Mes parents faisaient du spectacle qu'on nomme aujourd'hui le nouveau cirque. J'ai côtoyé des familles du cirque traditionnel durant mon enfance. Il y a chez mes parents de belles affiches de clowns avec Totor et Dudule ou les frères Fratellini. Mais avant que Roschdy ne me raconte leur histoire, je ne connaissais pas Footit et Chocolat.

Vous avez joué dans une quinzaine de films sans jamais interpréter un rôle de clown…

C'était presque un tabou ! Pour mes parents et moi, ce qui relève du cirque traditionnel, c'est l'autre bord. Comme eux, ma démarche artistique va de l'avant. Le nez rouge, c'est l'opposé de ce que je pratique au théâtre. Quand on m'a proposé le rôle, il y a d'abord eu un sentiment de peur, d'incompatibilité. Je m'interrogeais : « Qu'est ce qu'on va faire avec ces numéros de cirque ? Est-ce qu'on raconte juste une histoire humaine ou on déborde sur ce qu'étaient leurs rapports artistiques ? » Très vite, je confronte Roschdy à ces questions, puis j'évoque l'aspect souvent raté des séquences de cirque au cinéma. J'ai remarqué que ce qui est palpable sous un chapiteau ne l'est pas forcément sur grand écran. Roschdy m'a fait comprendre que l'essentiel du film était dans la relation entre George (Footit) et Rafaël (Chocolat). Mon angoisse était qu'Omar et moi jouions comme des pantins sans que les numéros aient une réalité, une vraie force. Mes origines me disaient qu'il ne fallait rien lâcher sur l'exigence. Cependant, le personnage de George Footit m'attirait totalement. J'aurais été un imbécile de faire la fine bouche.

Qu'y a-t-il de si attirant dans le personnage de Footit ?

Il est particulier ce George : âpre, renfermé. Une boule d'émotivité. Sur la piste, il est dans une communication totale avec Chocolat. Mais dès qu'il regagne la loge, c'est fini. Quand il réalise qu'il s'est attaché à son partenaire, il aimerait lui dire : « Je t'aime. T'es mon meilleur pote. » Mais il n'y arrive pas. Et puis il y a chez lui cette angoisse indécollable de la pauvreté. A l'époque, on était soit en haut de l'affiche, soit dans le caniveau. Le statut d'intermittent n'existait pas. Footit écrase ses angoisses dans le travail, l'obsession de l'accomplissement, l'exigence. C'est la beauté du rôle. Je n'ai pas pour autant cette manie de défendre leur personnage à tout prix. Le manque de compréhension de Footit vis-à-vis de ce que subit Chocolat n'est pas excusable. Mais c'est l'humanité. Et elle n'est pas toujours fleur bleue. Cependant, lorsqu'il le croise, Footit annonce d'entrée : « Je ne cherche pas un nègre mais un clown. » Bon d'accord, c'est autour de sa vision artistique. Mais là où d'autres ne voient qu'un noir, lui perçoit le potentiel comique de Chocolat. Très vite le public les acclame, en redemande. Lorsque le duo se fissure, George le vit comme une injustice. Il était important pour moi que la relation Footit/Chocolat existe, qu'on ait de la peine qu'il se sépare.

Qu'avez-vous de commun avec votre personnage ?

J'ai grandi dans les théâtres. Le cirque pour George, comme le théâtre pour moi, c'est un temple, une église, une arène. Il y a quelque chose d'existentiel et de sublime dans la confrontation entre un être et une assemblée. Puis il y a la foi. George est un croyant. Il est convaincu de pouvoir aller toujours plus haut. Je le vis aussi dans mon travail. A l'extrême ! Je dois apprendre à ne pas faire que travailler. C'est tentant de rester à l'intérieur du temple. Mais il faut aussi se confronter au monde, y nouer des relations, chercher des réponses.

Comment avez-vous préparé le personnage que Footit est sur la piste, et l'homme qu'il est à la ville ?

Il y a un contraste incroyable entre les deux. Un peu comme Docteur Jekyll et Mr Hyde. En dehors de la piste, George n'est pas sociable, toujours tendu. Il apparaît comme un homme rétréci dans son costume sombre digne d'un clerc de notaire. Difficile d'imaginer qu'il est clown. Sur la piste, c'est un autre homme. Il est multicolore. C'est un éventail, un diaporama d'inventivité. Concernant le maquillage, Nathalie Tissier et moi étions d'accord sur l'évolution de ce masque derrière lequel George se cache ; cette bouche qui finit par tirer vers le bas et grignote sur sa joie de vivre. Un peu à l'image du portrait de Dorian Gray. Pour la coiffure, on est resté dans la logique historique de Footit, avec sa mèche hérissée au dessus du front qui le fait ressembler à un punk. J'ai également beaucoup discuté avec Pascaline Chavanne pour les costumes. J'ai dû accepter qu'on irait vers ce personnage qui ressemble à un gros bonbon. Ça m'a permis de m'habituer au

costume, d'envisager la façon dont je pourrai me mouvoir. Si les heures de maquillage et la quantité de costumes ajoutent à la fatigue du tournage, je me disais souvent : « Mais quel autre film te permettrait de jouer un personnage si caméléon ? »

Vous aviez des exigences sur les numéros de cirque. Comment les avez-vous préparés ?

Il y a peu de traces des numéros des duettistes, mais assez pour définir une couleur, une énergie. En revanche, Omar et moi, on n'est pas Footit et Chocolat. Sans aller jusqu'à travailler à l'opposé, il fallait trouver notre comique à nous et intégrer la vision de Roschdy. On s'est enfermé durant 4 semaines. Omar est déjà un clown, il l'a pratiqué, a fait de la scène. Restait à travailler l'aspect physique et primaire. Omar m'a dit : « Pour moi, ça passe par la parole. » J'ai rétorqué : « Et chez moi, par le corps ». Nous avons chacun fais un effort. J'ai sorti ma voix. Il a utilisé son corps. Un duo, c'est compliqué, mais à force de répéter, les places se prennent

naturellement. La seule chose qui nous aura manqué, c'est le rodage. Un numéro se remanie en fonction des réactions du public. Au cinéma, impossible ! Omar et moi avons débarqué devant la caméra en espérant que la magie opère, et que le montage garderait le meilleur.

Comment avez-vous procédé pour vous accorder avec Omar ?

C'était un challenge ! Il fallait apprendre à se connaitre et communiquer pour atteindre une forme de fusion. On s'est engueulé : « Mais tu es qui toi ? Je ne suis pas comme toi, d'accord ! Maintenant qu'est ce qu'on fait ? » Une fois dit, on est retourné bosser. Et on a fini par s'amuser comme des gosses. Omar et moi aurions pu garder nos distances. C'est bien d'être pro. Mais je pense que la camera capte des choses qui sont de l'ordre du vrai. Si à l'image il ne transpire qu'une once de la complicité qui est devenue la nôtre, alors on aura gagné.

Que vous a-t-il vous apporté ?
Dans les moments de doute Omar a été comme un pilier pour moi. Il a une énergie, une intelligence, un instinct du jeu… Et une décontraction incroyable. Moi qui suis un laborieux, un cogiteur, j'ai pu m'appuyer sur lui. C'est un film lourd, avec beaucoup de logistiques, des contraintes techniques, des marques au sol. J'ai l'habitude de la scène où on est plus libre. Omar virevolte dans ces contraintes. Il a une forme de nonchalance concentrée. Je lui ai pompé ce secret de travail.

Quel rapport entretenez-vous avec le cinéma ?
J'ai l'impression d'être un visiteur. Je fais du spectacle depuis près de 20 ans, je tourne un film de temps en temps. Le cinéma m'apporte beaucoup. Quand comme moi on est dans son univers, qu'on a sa compagnie, qu'on fabrique tout, on acquiert un savoir faire qui peut vite devenir une prison. Au cinéma, je dois travailler sur ce qui est à l'intérieur : la subtilité, le détail, la vie… C'est une remise en question totale.

Comment se laisse-t-on diriger quand on est soi-même metteur en scène ?
Je connais tellement l'importance d'avoir un interprète à disposition. Je ne pourrais pas arriver sur un projet comme celui-ci et prendre la mauvaise place. Ce serait comme un empêchement alors qu'il faut être un instrument. C'est l'un des plus beaux métiers. J'ai une grande soif d'être interprète et de satisfaire une vision.

Quel directeur d'acteur est Roschdy Zem ?
Il m'a d'abord décontenancé. Il fait preuve d'une confiance que je prenais pour de l'insatisfaction. Je me disais : « Bon, il n'y a pas de retour. Qu'est-ce qui se passe ? » Puis j'ai compris qu'une fois ses acteurs choisis, Roschdy leur laisse le champ libre : « Je t'ai confié cette mission, mène-là à bien. Je m'occupe de capter tout ça. » Votre responsabilité devient immense. C'est parfois exaltant, parfois angoissant. Ce peut être vertigineux. Mais j'ai fini par céder à une forme d'abandon dans le jeu. En revanche, ce n'est pas le genre de long métrage où le réalisateur

suit ses acteurs caméra à l'épaule en attendant de voir ce qui se passe. Il n'y pas de place pour l'improvisation. Ce film est une épopée, fabriqué par une armée. Tout est encadré. Il faut trouver la liberté entre deux marques au sol et y injecter de la vie. Sacré défi !

Racontez-nous le tournage avec vos autres partenaires.

C'est bon de jouer avec de grands acteurs. On en devient meilleur. Hormis Omar et moi dans notre univers, il y a deux familles de cirque. La première en province, dirigée par les Delveaux. On s'est attaché à la troupe avec Frédéric Pierrot en maître de cérémonie, Noémie Lvovsky dans le rôle de sa femme, le nain Marval, le géant... Nous étions heureux de partager le quotidien un peu rude du tournage avec eux durant trois semaines, les pieds dans la gadoue. Il faisait froid, humide, mais ça correspondait à la réalité de l'histoire. Pour moi qui apprécie l'immersion totale, c'était idéal. Ensuite il y a le nouveau cirque à Paris dirigé par Olivier Gourmet. Tous sont des comédiens très puissants.

Quel souvenir garderez-vous de ce tournage ?

Celui d'un périple ! L'inquiétude du début a disparu. Je ne voulais pas que les scènes de cirque soient traitées comme une simple information esthétique et je tenais à ce qu'on sente la relation entre Footit et Chocolat évoluer. Je réalise qu'on a vécu la même chose avec Omar. Malgré la fatigue accumulée après plus de trois mois de tournage, j'aurais eu plaisir à prolonger l'expérience avec lui. On a tourné une histoire forte. Ce fut une grande aventure. Et nous l'avons traversé ensemble.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne de la relation entre Footit et Chocolat ?

On les suit dans une chute inexorable, mais il y a une forme de rédemption. Car il apparaît comme une évidence qu'ils étaient liés par une profonde affection, que le cœur n'a jamais cessé de battre, même dans les moments difficiles. Ce qui les unit aura été plus fort que ce qui les désunit.

ENTRETIEN AVEC ÉRIC ET NICOLAS ALTMAYER

Comment avez découvert l'existence de Chocolat ?

NA : Tout à fait par hasard ! Nous sommes en 2009, je feuillette les pages culture de *l'Express* quand un article attire mon attention. Il parle d'un spectacle mis en scène par Marcel Bozonnet sur un texte de Gérard Noiriel. Une conférence théâtrale relatant la vie du clown Chocolat. Tout à coup je découvre que le premier artiste noir de la scène française était clown, qu'il fut une grande vedette au début du siècle dernier… Comme beaucoup, je pensais que Joséphine Baker était la première. Aussitôt, j'effectue quelques recherches sur Internet, puis je visionne le film des frères Lumière dont parlait l'article : une captation d'un numéro du duo que formait Chocolat avec Footit. Dès lors, l'idée d'un film a commencé à germer dans mon esprit.

Qu'est-ce qui vous a fait penser que la vie de Chocolat pouvait faire l'objet d'un film ?

EA : Son incroyable destin : né esclave à Cuba, il devient une grande vedette à Paris, durant près de 15 ans, puis meurt dans la misère et l'anonymat. De ce parcours, il ne reste d'ailleurs que cette expression un peu désuète de la langue française pour signifier qu'on s'est fait berner : être chocolat. Un destin extraordinaire et oublié… c'est un sujet fort. J'ai eu le sentiment qu'il y avait du souffle dans cette histoire. Pour autant, compte tenu de son coût – un film d'époque coûte cher - il me semblait compliqué de monter le projet. Nous avions besoin d'être

soutenu par la notoriété d'un comédien pour obtenir des financements. Or en 2009, aucun acteur de couleur n'était suffisamment renommé. Nous avons donc décidé de laisser l'idée sur une étagère.

Finalement le projet prend forme au moment où la carrière d'Omar Sy décolle...

NA : Oui, en 2011, le succès d'INTOUCHABLES propulse la carrière d'Omar. Il avait déjà le talent. Il bénéficiait désormais de la notoriété pour porter un film à gros budget. Ma première démarche a été de retrouver la trace de Gérard Noiriel auteur de la pièce de théâtre. Il écrivait alors un livre sur la vie de Chocolat. Nous lui avons proposé de prendre une option sur les droits.

EA : Par ailleurs, le hasard a fait que peu de temps auparavant, nous avions rencontré Cyril Gély, auteur de théâtre. Sa première pièce L'AUTRE DUMAS avait été adaptée au cinéma. Il nous avait invités à voir la seconde : DIPLOMATIE. Connaissant son goût pour les récits historiques, je lui raconte l'histoire de Chocolat. Ce qui était aussi une façon de tester l'envie qu'elle pouvait provoquer chez un auteur. Cyril Gély n'avait pas encore écrit pour le cinéma mais se sentait passionné par cette histoire. Il souhaitait qu'on lui laisse l'opportunité d'écrire le scénario.

Quelle a été la réaction d'Omar Sy lorsque vous lui avez parlé de Chocolat pour la première fois ?

NA : Son oeil s'est immédiatement allumé. C'était durant l'hiver 2011. On produisait DE L'AUTRE COTÉ DU PÉRIPH (de David Charhon), un film dans lequel Omar tient un des deux rôles principaux. Une nuit, alors que les techniciens mettent en place une scène de cascades, j'entre dans la caravane d'Omar. Il devait être deux heures du matin. Toutes les conditions étaient réunies pour raconter une histoire. Je lui demande s'il a déjà entendu parler de Chocolat. Ce n'était pas le cas. Je lui raconte son parcours. Omar a immédiatement manifesté de l'enthousiasme pour l'idée et le personnage. Mais avant

de donner son accord, il souhaitait lire un scénario. De notre côté, Eric et moi avions fait le pari de commencer à développer le script avec Cyril Gély, sans savoir si Omar serait intéressé par le rôle. En attendant d'avoir une première version à lui faire lire, je lui ai remis un dossier.

Que contenait ce dossier ?

EA : Quelques notes bibliographiques issues des travaux de Gérard Noiriel ; des documents photographiques tels que les publicités auxquelles Chocolat avait prêté son image, mais aussi des photos du duo de clowns qu'il formait avec Footit. Des éléments qui attestaient l'existence et la grande popularité de l'artiste. Cette courte présentation de cinq ou six pages a sans doute permis que l'idée reste dans la tête d'Omar en attendant qu'il puisse lire le scénario. Les correspondances entre son parcours et celui de Chocolat étaient telles qu'on avait vraiment envie que ce soit lui.

Que partagent Omar et Chocolat ?

EA : Une même nature enthousiaste portée vers le rire et le plaisir. Plus tard, on s'est rendu compte qu'il y avait d'autres résonnances. Omar est certainement la première grande vedette de cinéma de couleur en France. Comme Chocolat, il a ouvert une brèche. Comme lui, il forme un couple mixte. Il a démarré en duo avec Fred ; Chocolat avec Footit. On retrouve aussi chez les deux artistes une même implication dans les hôpitaux pour faire rire les enfants. On ne se doutait pas qu'on aurait un acteur qui soit autant Chocolat, ni que James Thierrée serait autant Footit. Ce qui fait partie de la magie du projet.

En quoi James Thierrée est-il si proche de Footit ?

NA : De part sa connaissance de l'art du cirque, du mime et de la gestuelle.Comme Footit avec Chocolat. Par ailleurs, son personnage est torturé, préoccupé, toujours concentré. Celui de Chocolat plus ludique et insouciant. Lors de la première rencontre entre Omar et James dans nos bureaux, on a eu la sensation d'avoir le couple Footit et Chocolat devant nous. Les deux acteurs ont d'ailleurs vécu une relation semblable à celle que raconte le film. Ils ont appris à se connaître, se sont affrontés, retrouvés, pour finir par développer une relation harmonieuse.

Le film n'est pas un Biopic mais une fiction inspirée du livre de Gérard Noiriel sur la vie de Chocolat...

NA : Gérard Noiriel ne voyait pas d'inconvénients à ce qu'on prenne quelques libertés avec la réalité historique. L'important était qu'on ne trahisse pas l'esprit, et que les évènements restent vraisemblables. Pour ce qui concerne le contexte historique, nous avons fait appel à des documentalistes, et Cyril Gély s'est attaché à être conforme à la réalité de l'époque.

Comment avez-vous travaillé avec Cyril Gély ?

EA : Cyril nous a remis un premier traitement qui nous a beaucoup plu. Il y avait une

trame narrative, des personnages… Le développement s'est ensuite échelonné sur près de trois ans, avec de nombreux échanges. Cyril nous envoyait un travail. On lui renvoyait des pages de notes avec nos observations. Il nous redonnait un travail… On est ainsi passé de 6 ou 7 pages de notes à une demi-page, puis à quelques lignes.

Qu'est-ce qui vous a amené à penser à Roschdy Zem pour la réalisation ?

EA : Roschdy Zem est un raconteur d'histoire, un directeur d'acteurs. Il était d'autant plus susceptible d'apporter un point de vue intelligent et sensible que, de par son parcours, il sait non seulement ce qu'est un artiste, mais aussi ce que représente le fait de devoir ouvrir une brèche.

Comment avez-vous accordé vos points de vue ?

NA : Quand on approche un réalisateur, c'est un regard sur une histoire qu'on cherche. Car in fine, sur le tournage, dans la direction d'acteurs comme la narration, le point de vue qui s'exprime est le sien. Et celui de Roschdy collait parfaitement à la vision qu'on souhaitait du film. On avait fait le choix de développer un script avant de solliciter un réalisateur. J'avais prévenu Cyril Gély que celui-ci aurait besoin de se l'approprier en l'adaptant. Un processus parfois douloureux pour un scénariste, mais tout à fait naturel. Roschdy et son co-auteur Olivier Gorce, ont donc entamé un premier travail avec Cyril, puis une seconde phase, seuls, pour aboutir au scénario de tournage.

Entre le projet que vous aviez en tête et la façon dont il a pris forme, le film a-t-il beaucoup évolué ?

EA : Un film mute en permanence. Le désir de départ passe par le filtre d'un scénariste, des adaptateurs, puis d'un réalisateur et devient dès lors sa vision. Mais sans trahir la nôtre. Nous sommes souvent à l'initiative du projet. Nous représentons les appuis pour qu'il se développe. Passer le flambeau à un réalisateur fait partie du processus. D'ailleurs lorsque la préparation puis le tournage

démarrent, on laisse partir le bateau. On prend régulièrement des nouvelles, mais avec une certaine distance pour laisser l'équipe s'exprimer. On ne le récupère qu'au moment du montage. Là on renoue un dialogue plus permanent avec le réalisateur.

Que représente Chocolat sur un plan personnel et professionnel ?

NA : Une aventure qui synthétise tout ce pourquoi on fait ce métier : partir d'une idée, une envie d'histoire ; réunir les éléments pour construire le projet ; emmener dans son véhicule les talents et les collaborations nécessaires pour qu'il aboutisse. Réussir aussi à convaincre les interlocuteurs financiers, les chaines de télévisions et les distributeurs que notre idée est légitime. Il est toujours difficile de réunir le budget d'un film, mais l'engouement sur ce projet fut important. Il y a eu une accumulation de désirs communs et complémentaires autour de l'émotion que suscitait le destin de Chocolat. C'était l'opportunité de faire revivre un artiste oublié en réalisant un grand mélodrame. Nous partagions tous la conviction qu'avec cette histoire et les talents qui la servent, Chocolat pourrait devenir un film qui reste. J'espère que ce sera le cas.

Que pensez-vous que ce film puisse apporter au public ?

EA : Chocolat est un film résolument populaire, dans le meilleur sens du terme. On a voulu offrir du grand spectacle, avec de l'émotion, du souffle. Ce qui représente pour nous le plaisir premier du cinéma. J'aimerais que le public soit ému par le parcours de Chocolat et son partenaire. D'autant qu'à travers ce destin incroyable, le film montre que là où y a de l'enthousiasme et de l'énergie, tout devient possible.

CHOCOLAT
FELIX POTIN
battu et
content

LISTE ARTISTIQUE

CHOCOLAT	OMAR SY
FOOTIT	JAMES THIERRÉE
MARIE	CLOTILDE HESME
OLLER	OLIVIER GOURMET
DELVAUX	FRÉDERIC PIERROT
MME DELVAUX	NOÉMIE LVOVSKY
CAMILLE	ALICE DE LENCQUESAING
GEMIER	OLIVIER RABOURDIN

LISTE TECHNIQUE

Produit par . . . . . ÉRIC & NICOLAS ALTMAYER
Réalisation . . . . . ROSCHDY ZEM
Scénario de . . . . . CYRIL GELY
Adaptation de. . . . . ROSCHDY ZEM & OLIVIER GORCE
Librement adapté de l'oeuvre « chocolat clown nègre » de . . . . GÉRARD NOIRIEL
Image . . . . . THOMAS LETELLIER
Montage . . . . . MONICA COLEMAN
Musique originale. . . . . GABRIEL YARED
Son . . . . . BRIGITTE TAILLANDIER
. . . . . DIMITRI HAULET
. . . . . VINCENT GUILLON
. . . . . STÉPHANE THIEBAUT
Décors . . . . . JÉREMIE D. LIGNOL
Costumes . . . . . PASCALINE CHAVANNE
Casting . . . . . DAVID BERTRAND
Premier assistant réalisateur . . . . . MATHIEU SCHIFFMAN
Scripte. . . . . SANDRINE BOURGOIN
Direction de production. . . . . PASCAL ROUSSEL
Direction de post-production . . . . . PATRICIA COLOMBAT
Une coproduction . . . . . MANDARIN CINEMA GAUMONT KOROKORO M6 FILMS
Avec la participation de . . . . . CANAL+ CINE+ M6

FORMAT FILM DURÉE : 1h50 FORMAT IMAGE : 2.40 FORMAT SON : 5.1 VISA : N° 141 419
COPYRIGHT PHOTOS : © 2015 MANDARIN CINEMA – GAUMONT / JULIAN TORRES
COPYRIGHT FILM : © MANDARIN CINEMA – GAUMONT – KOROKORO – M6 FILMS